

Hanneke Beaumont

« Je suis une femme qui sculpte, voilà ! »

Depuis quatre ans, Hanneke Beaumont a posé ses valises à Middelburg en Zélande. C'est là que nous la rencontrons. Plus précisément, dans le Stadsschuur, son nouvel atelier. Plus vieux bâtiment de la ville qui fut jadis un poste de douane et une prison. Conversation à bâtons rompus.

Hanneke, à 18 ans, vous partez aux États-Unis faire des études de dentisterie. Vous étiez encore indécise ?

Non. Depuis toute petite j'aimais jouer dans le bac à sable, dessiner, créer des choses avec mes mains. Je savais que c'était cela qui me donnait le plus de plaisir dans la vie. Mais juste après mes humanités, une occasion s'est proposée : une bourse pour partir étudier à Boston. Je l'ai saisie.

C'est donc l'idée de voyage qui l'a emporté ?

Tout à fait. J'ai toujours envisagé d'entrer dans une académie d'art ou de théâtre. Il est vrai aussi que mes parents me poussaient à faire des études plus « sérieuses ». Cette bourse s'est présentée. Je ne le regrette pas. C'est le voyage qui m'a décidé. Partir à Boston à 18 ans... La traversée en bateau... Quelle aventure.

Vous souvenez-vous du moment où, finalement, vous décidez enfin d'intégrer une académie ?

Oui, c'est arrivé quelques années après être venue en Belgique, et après la naissance de mon troisième enfant. Il faut savoir que je me suis mariée et que j'ai eu des enfants très tôt. Je vivais ma vie de famille. J'étais coincée professionnellement car mon diplôme américain ne me permettait pas de travailler en Belgique. Alors, à la maison, je dessinais mes enfants, mon mari... j'aimais travailler avec mes mains pour créer quelque chose. Et petit à petit, sans même penser à une éventuelle carrière, je me suis inscrite à l'académie du soir. Mon mari était souvent parti pour son travail. Moi, je m'occupais des petits. Et une fois par semaine, je m'échappais pour aller à « l'école ». Comme ça, pour le plaisir.

Vous vous souvenez du premier moment d'émerveillement artistique de votre vie ?

C'est difficile à dire. Pour moi, tout a commencé par la découverte de la matière à l'académie. C'était la terre avant tout. Ma démarche était basée sur le plaisir plutôt que l'envie d'en faire un métier. Au début, à l'académie, on travaillait d'après modèles. J'étais un peu étonnée que ça donne plus ou moins bien, que je pouvais sortir quelque chose de ces paquets de terre. Étonnée aussi des réactions des gens qui m'entouraient, de ma famille, mais aussi des profs, des collègues de classe, qui me poussaient vers l'avant et m'encourageaient. Peu à peu, des gens m'ont demandé de faire leurs portraits. Je ne m'y attendais pas. J'étais là pour découvrir la sculpture et puis, soudainement, ça valait quelque chose... Les gens aimaient.

Le choix du médium, de la sculpture, de la terre, semble évident chez vous. Les autres formes d'art ne vous appelaient pas ? C'était construire ? c'était sculpter ?

J'aimais beaucoup dessiner aussi. Mais je préfère la sculpture car elle est plus physique. On touche la matière, on crée des volumes, on y met de l'énergie, on invente une présence. Je fais encore du dessin de temps en temps car c'est plus direct. Mais la sculpture me procure des sensations qu'aucune autre forme d'art ne parvient à égaler.

Vous débutez donc par faire le portrait des gens qui vous entourent. Aujourd'hui, quand on considère votre œuvre, une chose saute aux yeux : la présence récurrente de ces personnages, ni hommes ni femmes, ni jeunes ni vieux, dans ces poses arrêtées. Comment avez-vous trouvé cette thématique que vous alliez travailler toute votre vie ?

Après un moment, j'ai commencé à refuser les propositions de portraits. J'avais besoin d'exprimer autre chose que ce que me dictaient mes modèles. Quelque chose qui était enfoui plus profond en moi. Des sentiments, des émotions, des choses qui me frappaient dans la vie en regardant les gens. J'avais envie de rendre ça visible.

Et pour faire passer ces émotions, la figure humaine s'est imposée !

Oui, un être humain universel. Pas un homme ni une femme. Juste un être humain. C'est étonnant d'ailleurs car ce processus a été inconscient. Les personnages sont venus intuitivement sexuellement ambigus. On m'a souvent demandé pourquoi je les avais créés androgynes. Je n'ai pas la réponse. Ils me sont venus comme ça. Je n'intellectualisais pas. Je voulais percer leurs émotions. Nos émotions.

Mais quand vous sculptez, la question du sexe doit se poser ?

Non. Dans ma tête, j'ai toujours cherché à faire apparaître un être humain. Mais ce n'est pas le corps qui me dicte les formes, ce sont les émotions. Par quoi sont-ils traversés ? Que pensent-ils ? Les sentiments que j'exprime dans mes œuvres sont égaux pour les hommes et les femmes : le courage, l'hésitation, l'attente, ce moment où, en vous, passe l'idée de changer de vie, de tout envoyer valser pour tout recommencer. Nous sommes tous égaux devant ces choses-là.

Mais quand vous travaillez ces corps, ces mollets, ces épaules, ces visages, ces pommettes...

C'est très vague chez moi... Parfois ils commencent par avoir des traits plutôt féminins ou masculins et soudain le sexe disparaît. Je ne sais pas, je n'y pense pas. Il faudrait peut-être que j'aille voir un psychiatre pour percer ce mystère-là (rires).

Pour la question de l'âge, j'imagine que le processus est le même. Pas d'intellectualisation. Mais une évidence.

Oui ! La plupart sont en effet sans âge. Ce sont des êtres humains réduits à la terre. La matière est primordiale. C'est elle qui dirige la partie. Nous venons de la terre et nous retournons à la terre. D'où l'omniprésence de cette matière dans mon travail.

Qu'est-ce que la terre a de si particulier à travailler ?

Pour moi la terre, et particulièrement la terre cuite, est le meilleur médium pour montrer la fragilité des êtres humains. Il y a une expression qui dit « la vie ne tient qu'à un fil » (« everything is fleeting »). C'est une réalité qui me fascine. En un clin d'œil, la vie peut s'arrêter ou prendre des tournants inattendus. L'être humain est conscient de sa précarité, de sa fragilité. Et en même temps, comme la terre cuite, il possède en lui une force ahurissante pour accepter, surmonter cette fragilité et vivre tout de même. C'est exactement ce que j'ai voulu souligner dans mon œuvre « Le courage ».

Vous travaillez aujourd'hui la fonte et le bronze.

Pourquoi ?

A l'origine, c'était pour des raisons pratiques. Au début de ma carrière, je n'exposais que des œuvres en terre cuite. Mais il ne faut pas le cacher, quand ça marche pour vous dans le monde de l'art, les galeristes vous demandent de produire de plus en plus. Donc, ils ont commencé à me financer pour couler des bronzes à partir de mes terres cuites car à leurs yeux, ma production était trop lente. Le passage de la terre au bronze a été une étape très compliquée pour moi car il manquait cet

aspect naturel. Mais peu à peu, je m'y suis fait. Et surtout, en creusant la question, j'ai découvert de fantastiques fonderies d'art. Ensuite, j'ai découvert la fonte. Et je dois avouer qu'aujourd'hui, c'est devenu l'un de mes médiums préférés grâce à cette oxydation naturelle qui nous rapproche à nouveau de la terre.

.

Vous prenez donc cette forme humaine. Vous la travaillez et la retravaillez encore. Quelle est la question centrale que vous posez dans votre œuvre ?

Je ne sais pas... Le but vers lequel je tends à chaque nouvelle création est : comment unifier encore plus ces personnages à la terre, à l'univers. J'ai fait une œuvre qui s'appelle « The Middle World ». Deux personnages extraits, c'est très visible, du même bloc de terre. Je veux montrer combien nous sommes unis. Combien nous appartenons à un tout. Mais aussi à une ligne du temps. Nous sommes à la fois passé, présent et avenir.

Êtes-vous d'accord avec l'idée que votre travail porte sur la solitude ?

Non. Je ne pense pas que la solitude soit un sujet central de mon travail. Il y a des œuvres qui sont très « en soi même » avec des pièces montrant des personnages très introvertis. Mais le contraire est aussi vrai. Si je devais extraire un thème, ce serait : comment trouver notre équilibre ? Comment être en accord avec nous-même et les autres ? Comment trouver la juste balance ? Récemment, j'ai réalisé deux piétras en fonte. Des piétras contemporaines qui tiennent des morceaux de terre. Une terre abîmée, souffrante. C'est très lié aux problèmes qui traversent notre société. Les piétras sont là, méditatives, avec des bouts de terre blessée, pour exprimer un adieu à ce qui était là, peut-être plus beau. Le rapport à l'autre ou aux choses, traverse mon travail. Bien plus que la solitude.

Autre présupposé sur votre travail. Êtes-vous d'accord avec l'idée qu'il soit infiniment triste ?

Non, je ne suis pas d'accord non plus. Je comprends que vous puissiez le penser et je l'accepte. Mais ce n'est pas mon point de vue. Il y a un côté grave, sérieux peut-être. Mais je ne dirais pas triste parce que je ne suis pas quelqu'un de triste.

Un vrai grand thème de votre œuvre : la mélancolie...

Ah oui ! La mélancolie est une incroyable force créatrice. Dans la mélancolie, on se retourne vers le passé, on fait une pause, et l'on pense enfin à ce qui va venir. Pour moi, c'est une pause méditative. La

mélancolie a toujours été une source d'inspiration. Je ne la trouve ni triste, ni dépressive.

Ce qui frappe, quand on regarde votre œuvre, c'est de réaliser que la plupart des personnages sont dans ce moment de pause qui, on le sait, ne durera plus longtemps.

Oui. Il s'est passé quelque chose avant et on s'arrête pour entrevoir l'avenir.

Souvent, on a l'impression que vos personnages ont vécu une défaite. Ils doivent alors envisager la manière de la surmonter.

Exactement, Oui ! Comme je l'ai dit plus tôt, la vie est une lutte ! Elle ne tient qu'à un fil. C'est un combat. C'est aussi cela qui la rend intéressante. Et je chéris ces moments où l'on prend le temps de réfléchir à ce que l'on a fait... Et ce que l'on va faire.

Le travail est pour vous un moment de pause où vous pouvez envisager l'avenir ?

Non, quand je travaille, je suis entièrement dans l'instant. Vous parliez précédemment de solitude. J'ai été une grande solitaire dans mon atelier. Et plus j'avais de travail, plus j'étais seule. Je suis d'ailleurs toujours un « one man business ». Je suis l'une des rares artistes qui fait encore tout toute seule. J'ai passé tellement d'heures dans mes ateliers, seule à écouter de la musique. A vivre avec les formes que je crée. J'aime bien ça !

Avez-vous de fortes émotions en sculptant ? Ou l'émotion doit être mise de côté pour se concentrer sur le travail ?

Cela dépend. Plutôt que d'émotion, je parlerais de recherche et de découverte. Quand la première idée pour une sculpture arrive, elle est très floue. Rien n'est clair. Il faut du temps pour que cette idée se transforme en quelque chose de plus précis. Le processus est toujours le même. J'ai une idée dont je ne sais exactement où elle va m'emmener. Et là, je commence à travailler la terre, physiquement. Et plus je travaille, plus l'idée se précise. Cela dit, il y a des œuvres dont je ne suis pas contente. Où je sais pertinemment que je ne suis pas parvenue à restituer mon émotion ou mon sentiment de départ. Et il y en a d'autres qui, comme par magie, prennent exactement la forme de cette émotion initiale.

Beaucoup d'artistes fonctionnent avec la colère. Nombreux sont ceux qui ont créé pour s'opposer. Ce n'est pas votre cas ?

Non, pas du tout. Il y a parfois une critique du monde tel qu'il va. Mais ce n'est pas au centre de mon travail. Par contre, je fais partie du monde actuel et je ressens l'air du temps... Par exemple, il y a quatre ans, je suis arrivée dans mon atelier ici, à Middelburg, avec un sentiment un peu angoissé. Je sentais cela aussi très fort autour de moi et dans le monde à ce moment-là. J'ai écouté de la musique. J'avais le sentiment que quelque chose n'allait pas. Et je me suis lancée en sculptant un personnage qui semble se demander « Mais que se passe-t-il ici maintenant? », le visage crispé, s'agrippant symboliquement à de la matière. Deux mois après, il y a eu les attentats de Paris et puis ceux de Bruxelles. C'est peut-être cela que j'avais ressenti. Mon appartenance à un monde qui bascule. L'angoisse palpable partout. Mais pour le reste, je n'exprime aucune idée politique.

Etre artiste, c'est donc sentir l'air du temps...

Il faut être fidèle à ce que l'on ressent. Autre exemple, j'ai réalisé une œuvre appelée "Abundance & Chaos". Elle montre un personnage qui veut tenir trop de choses dans ses mains. Il veut trop posséder et donc toute cette forme qu'il veut porter s'écroule autour de lui. Est-ce une coïncidence ? mais quelques mois plus tard, en 2008, les marchés financiers s'effondraient. Quand on cherche à créer, je pense qu'on est sensibilisé voire même influencé par ce qui se passe autour de nous, par l'air du temps...

On parle beaucoup de vos personnages. Et trop peu finalement de l'abstraction dans votre travail ?

C'est vrai. J'ai longtemps travaillé l'abstraction. Et d'ailleurs, quand j'ai commencé, les artistes qui me fascinaient, étaient des artistes abstraits comme Eduardo Chillida ou Isamo Noguchi... Les artistes figuratifs m'intéressaient peu... J'ai travaillé le béton et le fer. Je suis allée à l'Académie d'Anderlecht le soir pour apprendre à souder, à travailler le fer... J'avais une énergie folle à cette époque-là: je portais des sacs de sable, je coulais du béton dans mon atelier. Mais peu à peu, je suis revenue à la figuration car il me semblait qu'elle allait me permettre de donner le meilleur de moi-même. Mais c'est vrai, sans totalement oublier l'abstraction.

Parlons un peu de cet endroit dans lequel nous nous trouvons : votre atelier de Middelburg. Après avoir travaillé quarante ans à Bruxelles, vous êtes de retour aux Pays-Bas. Et plus précisément en Zélande.

Middelburg est une petite ville que j'adore car la vie y est bien plus douce qu'à Bruxelles. Et puis, il y a cet atelier qui date du XVIIe siècle, autrefois une douane et même brièvement une prison. Un endroit chargé d'histoires, dont certaines un peu glauques. Et pourtant, cet endroit représente la paix pour moi. L'atmosphère y est sereine. La première fois que je suis entrée dans ce lieu, j'ai su que je m'y sentirais bien.

Vous dites que votre travail est solitaire. Vous n'en avez pas assez, parfois, de cette solitude ?

Non, je préfère ça. C'est ma nature profonde. On m'a souvent proposé de travailler avec des assistants, comme le font la plupart de mes collègues. Mais ça ne fonctionne pas avec moi. Parce que je considère encore que ces heures de solitude passées dans mon atelier, sont des heures privilégiées. Ici, je suis en paix. Je sais que j'ai besoin de ce calme pour réaliser l'œuvre que j'entrevois.

C'est important, n'est-ce pas, d'avoir des heures rien qu'à soi dans la journée ?

C'est primordial ! Non seulement pour accoucher d'un travail créatif. Mais en plus, je le crois, pour tendre vers une vie heureuse. Entrer ici, seule... Mettre la musique et les mains dans la terre... Je sais que c'est un luxe... Vous savez, de nombreux artistes travaillent avec des équipes de vingt personnes. Je ne pourrais pas faire ça ! Cela s'apparente trop à la gestion d'entreprise.

Il nous faut aussi parler de l'Italie puisque vous y travaillez depuis plus de vingt ans.

L'Italie est arrivée dans ma vie à cause des fonderies. Quand j'ai commencé à travailler le fer, je n'étais pas tout à fait satisfaite des résultats en Belgique. Et un jour, j'ai découvert le travail de cette Fonderia Mariani à Pietrasanta en Toscane, qui est l'une des plus célèbres en Europe. C'est là que travaillent Botero, Mitoraj et plein d'autres. Mes enfants devenaient plus grands. J'avais enfin l'occasion de ne pouvoir penser qu'à moi et mon travail. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je suis partie seule avec en poche l'adresse de la fonderie. Je ne parlais pas un mot d'italien. Je descends de l'avion, je me rends à la fonderie et on m'invite à prendre un petit coin, près de la machine à café. J'y suis restée six semaines. C'était la première fois que je passais autant de temps sans mon mari et mes enfants.

Et je dois bien avouer que j'ai beaucoup aimé ! J'étais fascinée par le savoir-faire des artisans locaux. Et puis, évidemment il y a la vie qui va avec. On travaille le matin, et à midi, on va manger les pâtes tous ensemble avant de revenir à la fonderie. J'adore cette vie à l'italienne.

C'est quoi, être artiste, pour vous ?

Je ne sais pas... Artiste est un mot que je ne comprends pas... Parce qu'on fait des sculptures, on est artiste ? je ne sais pas...

Le mot artiste ne vous inspire donc rien ?

Non. Je suis une mère, une grand-mère, une épouse. Je suis qui je suis. Et me considérer comme une artiste me paraîtrait bien limité. Je suis une femme qui sculpte. Voilà.

Propos recueillis par Jérôme Colin